

Photographies **Denis LEBIODA**

Textes **Guillaume LEBAUDY**

LA CARAVANE PASSE

LE TOUR, HORS-CHAMP

Le Tour de France cycliste est considéré comme l'une des manifestations sportives les plus importantes de la planète. C'est un événement très largement documenté, depuis sa première édition en 1903, par plusieurs générations de photographes. Dès lors, pourquoi chercher à rajouter quelques dizaines d'images sur une pile déjà considérable ? Et si l'on souhaite tout de même relever le défi : comment ?

L'envers du décor

Cette question, je me la pose en 2020, quand j'apprends que l'épreuve va traverser une partie de la région où j'habite, à l'occasion d'une étape tracée entre Sisteron et la station de ski d'Orcières-Merlette, pour une arrivée à 1850 mètres d'altitude.

Depuis maintenant deux décennies, je vis, travaille – et promène mes appareils photographiques – dans la vallée haut-alpine du Champsaur. Je me qualifie volontiers de « photographe de territoire », attaché à documenter au plus près du « réel » ce qui constitue la vie quotidienne de ses habitants dans un environnement rural et montagnard.

De façon générale, dans mes images, pas de spectaculaire, de dramatique, de grandiose, ou de mise en scène. Rien que du « normal », du quotidien : ce banal que l'on côtoie jour après jour sans plus vraiment y faire attention. Et souvent aussi l'envers du décor, ce qui ne figure jamais sur la carte postale ou le dépliant de l'office du tourisme. La vie comme elle va, quoi ! Ou, pour reprendre une citation de Philippe Soupault qui me guide dans mon travail depuis de nombreuses années : « L'authentique, pour moi, c'est ce qui est vrai, dans ce monde où tout est faux, conventionnel, accepté ».

Un p'tit tour et puis s'en va !

Donc, le Tour arrive ! Certes, et c'est une première, avec un peu de retard pour cause de crise sanitaire. Nous ne sommes plus au mois de juillet, mais fin août-début septembre, dans une ambiance un peu plus intimiste qu'à l'accoutumée. Les touristes ne sont plus là en nombre. Les habitants sont invités à sortir masqués tout en respectant une certaine distanciation physique.

Le Tour arrive et je me décide quand même à aller voir. Je sais d'avance que les photographies des « forçats de la route » ne sont pas pour moi. Je laisse sans regret le sujet aux photographes spécialisés et dûment accrédités, qui ont leur place dans la course, au plus près des coureurs, sur des motos. Ce qui retient mon attention, ce sont les à-côtés de l'événement, ses traces dans le paysage, l'accueil que lui réserve le public, la manière dont il s'inscrit de façon très éphémère dans le quotidien d'un territoire et de ses habitants. Un p'tit tour et puis s'en va !

Dans les photographies qui constituent ce recueil il y a donc deux sujets qui se complètent et dialoguent. D'abord les préparatifs, la veille du passage de la course : pancartes, fléchages, barrières, banderoles, slogans, fanions et autres vélos pavoisés pour accueillir dignement l'événement (et



avec l'espoir que l'un ou l'autre « passe à la télé »). Et puis, le passage de la caravane et du peloton, le jour même : dans une ambiance de fête au village que ne nierait pas Jacques Tati, il y a l'espoir d'apercevoir furtivement son idole, un maillot jaune ou un autre à petits pois ; et surtout – surtout ! – l'envie frénétique de faire provision de ces babioles jetées aux quatre vents par les membres de la caravane publicitaire qui précède les coureurs.

Être au plus près...

Précisons le « protocole » qui fut le mien durant ces deux journées. La veille de la course, suivre le parcours prévu depuis Saint-Bonnet-en-Champsaur jusqu'à la ligne d'arrivée à Orcières-Merlette. Le jour même, déambuler sur les quelques centaines de mètres de trottoirs du village de La Fare-en-Champsaur traversé par le grand barnum cyclo-commercial. Pour les prises de vue : des appareils photographiques numériques, du noir et blanc, du format carré, l'utilisation de ces focales grand-angle que j'apprécie car elles obligent à être au plus près, dedans, avec, là où ça se passe vraiment. Une fois ces choix méthodologiques et techniques posés, il ne reste plus qu'à laisser l'œil faire son travail : s'immerger, être aux aguets, essayer de deviner ce qui va se passer et l'accueillir avec bienveillance, picorer et cadrer les fragments de vie qui font toute la richesse de ces moments de fête populaire.



LE TEMPS...





... D'UN RÊVE



*« Ça se chante et ça se danse
Et ça revient, ça se retient
Comme une chanson populaire
Ça vous fait un cœur tout neuf
Ça vous accroche des ailes blanches dans le dos
Ça vous fait marcher sur des nuages
Et ça vous poursuit en un mot »**



* Chanson populaire, Nicolas Skorsky, 1973, chantée par Claude François

LE TEMPS D'UN RÊVE

Fête au village.

Sorti de l'église, le saint local se promène éberlué

sur un brancard au milieu de la foule

et des manèges forains installés sur la place de la mairie

où chevaux et scooters tournent en rond

sur des jerks électroniques.

Odeurs de friture et de barbe à papa.

C'est douceâtre et un peu écœurant.





Peu avant deux heures de l'après-midi,
les coureurs cyclistes régionaux
parcourent les rues du village en danseuse,
maillots bariolés et cuisses brillantes d'embrocation,
s'échauffent et tournent en rond autour du clocher.
Les boyaux sifflent, les roues libres cliquètent.
Le saint patron a regagné sa niche.
Place au sport.



